

Bonnes feuilles

Mère et fille en médina *

**Naïma Lahbil
Tagemouati**

Dans *“Mère et fille en médina”*, deux histoires se chevauchent : celle de la relation entre une jeune fille, Tama, et sa mère, Malika, et celle de la médina de Fès. Tama est une jeune femme de son temps, nerveuse, pressée, soucieuse de rentabiliser son temps et ses activités. Sa mère est, par comparaison, nettement moins tranchée, comme polie par l'expérience. Elles écrivent à quatre mains un ouvrage qui donne à voir la médina de Fès, non pas sous toutes les coutures, mais dans certains de ses aspects majeurs : pourquoi la médina aujourd'hui est-elle l'objet d'un mouvement contradictoire : tout à la fois fascinante et objet de répulsion ? Quelle est la valeur de la médina dans une économie moderne ? Pourquoi y a-t-il une telle concentration de pauvreté et de dégradation ? Qu'est-ce qui a été fait pour y remédier ? La mère, ayant beaucoup réfléchi, travaillé et écumé durant de longues années la médina et les ouvrages s'y rapportant, répond aux questionnements de sa fille et tente de lui faire goûter ses attentes, ses déceptions et son amour pour la médina... Cette écriture en duo est aussi l'occasion d'une redéfinition de leur relation.

* Naïma Lahbil
Tagemouati, *Mère et fille
en médina*, éditions le
Fennec (livre à paraître en
décembre).

Jeudi 1^{er} octobre

Pourquoi ? Pourquoi ai-je accepté ? Mais pourquoi ? J'ai tant envie qu'elle revienne, oui. C'est vrai, c'est puéril. Combien de temps la retiendrai-je ici ? Un mois, six semaines ? Et à nouveau, affronter son départ. Le réservoir d'eau est sec. La pression de l'eau est si faible.

D'un coup, le jardin et la maison furent différents. Le gazon pelé, et les arbres poussiéreux, la peinture de la maison qui s'écaille. Elle avait progressivement désinvesti le jardin. Le puits était sec. Ils avaient creusé encore plus profond. La pression de l'eau était si faible qu'il était impensable d'arroser. Les quittances d'eau étaient déjà suffisamment indigestes. Et puis arroser, c'était de l'incivisme doublé d'arrogance. L'eau était devenue rare. Elle avait consciemment omis d'en parler à Tama. A quoi bon ? Qu'y pouvait-elle ? Qu'est-ce que cela aurait changé ? Brusquement, tout lui paraissait sale, minable, poussiéreux. Dix jours. Elle sera là dans dix jours. Cette maison est trop grande. S'il pleuvait, au moins cela laverait les arbres et l'atmosphère. Le ciel était bleu, bleu azur, bleu infini, rien que du bleu, pas le moindre moutonnement blanc, rien, que du bleu. Chaque matin, en levant les rideaux, le soleil était

déjà là, aveuglant. Elle se dépêchait de fermer les rideaux, de tirer les volets. Calfétrer, garder la pénombre parce qu'au dehors tout était trop clair, trop lumineux.

Curieux... comme elle en souffrait, comme si elle était individuellement responsable de la sécheresse. Le jardin est à l'abandon mais je n'y peux rien. Ce n'est pas de la négligence. En lisant la lettre de Tama, son appréhension augmentait. Tama se réjouissait à l'idée de revoir le jardin, d'y travailler. Malika commençait à craindre le retour de Tama. Non ce n'était pas le moment le plus opportun. Pourquoi cette idée farfelue. Ecrire un livre à deux ! Avec Tama, il sera mené à son terme et rapidement.

Samedi 10 octobre

La fille : J'ai ficelé un super méga plan d'action. J'ai parcouru tes notes cette nuit. Je n'ai pas dormi. Trop chaud. Impossible à lire d'une traite. Trop long. Maman, je te dis franco le fond de ma pensée. Notre contrat doit être transparent. Oublie que je suis ta fille. Je suis ta collaboratrice. Celle qui te pressure, te bouscule, te pousse à boucler ce livre que tu mûris et retiens depuis trop longtemps. Je serai la sage-femme de ce livre. Fais-moi confiance. Respire. Enfin, essaie, essayons ? L'air est immobile. J'ai oublié combien il fait chaud ici.

Tama est de retour. Elle se tamponne bruyamment le visage, souffle sur sa frange qui se soulève en mèches obéissantes. Elle débarrasse la table à manger, enlève les livres, le téléphone, l'annuaire. Depuis son départ, son père et moi déjeunions dans le séjour, en silence, face à la télé. La table à manger était devenue trop grande. J'y avais déposé les journaux, Abdou ses livres ; ils s'amoncelaient là formant un joyeux tas, puis une colline attirante. Progressivement, on jouait à y déposer un livre, en enlever un autre sans provoquer une avalanche. J'épiais le regard des visiteurs : surpris, amusés, dérangés ou nettement réprobateurs. Ces derniers accélérant le pas, inconsciemment. C'était la pièce du laisser-aller. R'quia, ses mains l'en démangeaient. Souvent, elle rôdait autour. Maugréant, pestant contre la poussière. Elle tournait autour de la table interdite, astiquait le sol, dépoussiérait le lustre, frottait les murs à l'eau de javel mais jamais ne bravait l'interdit. Tama, elle, n'avait pas posé de question. Hier, déjà, elle avait commencé le rangement. « Maman, nous avons besoin d'un bureau. On ne travaille pas au salon. On se fixe un horaire de travail. » Tama est de retour. Les choses, d'un coup ont une finitude. Elle les prend en main, les débite en tranches, les exécute et les raye. Voilà. C'est fait. On ne se retourne pas sur son passage. Elle tient cela de son père. Pas d'état d'âme. On coche les réalisations sur son agenda. Tout de même, se prendre pour une sage-femme. Ma sage-femme. C'est moi, la mère et elle, la fille. Bon. Un peu de vrai là-dedans. Je rumine ce livre depuis trop longtemps. Elle en sera le coup de pouce. Bref, l'accoucheuse. C'est si bon de l'avoir ici. La maison est plus gaie. La pastilla de R'quia, hier, était succulente, elle avait fait les "feuilles"

elle-même. C'est pour lalla Tama. Oui, j'avais compris que ce n'était pas pour moi !!

La fille : Mam, j'empile les livres sur la commode. Les revues, dans les cartons ? Tu les gardes ? Papa allumera la cheminée cet hiver. Si jamais l'hiver revient. Un bureau clean. Rien pour distraire la pensée. J'enregistre nos débats. Je prendrai quelques notes aussi. C'est toujours utile pour "décasséter". Dans une demi-heure on fera un briefing. On liste les thèmes, on en évalue les ramifications. On arrête le plan et le chronogramme. Avec une marge d'erreur, on se fixe un timing et on enclenche le starter. Le livre ne doit pas être trop long. Les gens sont pressés. Plus le temps de lire de grandes fresques. Un livre que l'on tient bien dans la main, que l'on met dans son sac. Cent, cent vingt pages, c'est un bon rythme.

J'ai parcouru tes notes. La pauvreté et les pauvres, c'est l'aspect dominant. Commencer par ce sujet ? C'est hard. Bon c'est vrai, ce n'est pas un guide touristique.

La mère : Faisons une liste d'idées d'abord. Dégageons la problématique, le plan, et la séquence des thèmes en découlera.

La fille : Tu as une connaissance approfondie de la médina, okay. Maintenant le challenge est de communiquer ta vision de l'intérieur. Pas une carte postale. Voilà, imagine qu'on sache peu de choses. Ou des miettes. Peux-tu en quelques minutes donner un concentré de la médina ? Qu'en as-tu retenu ? Qu'est-ce qui surnage après cette immersion si profonde ? Je sais. C'est un exercice difficile.

La mère : Qui me pose la question ?

La fille : Un lecteur pressé. Il connaît la médina, ou pas, ou en partie. Il veut en quelques pages en connaître l'âme, le cœur, l'essence.

Du concentré de médina à emballer et à livrer. Je ne suis pas une sprinteuse, moi. Je suis une marathonnienne. Besoin de ruminer. Traîner, revenir sur mes pas. D'ailleurs, je voyage peu. J'ai besoin de rester plusieurs jours au même endroit, humer. C'est la génération des clips.

La mère : Allons-y ! Combien de temps ? Combien de caractères ? Combien de mots tu veux ?

La fille : Je suis sérieuse mama. C'est d'ailleurs toi qui m'a appris cela. Contracte/développe, développe/contracte, tu m'as suffisamment martyrisée pendant ma scolarité, à mon tour.

La mère : Ce qui m'étonne encore et encore. C'est la fascination que cette ville exerce sur les gens.

La fille : Rien de plus banal. Venise fascine. Budapest. Coimbra...

La mère : Exact. Fès séduit mais personne ne veut y habiter. C'est cela le comble. Je vais vite. Je simplifie. J'entends par là, dès qu'une personne a les moyens de s'offrir un logement à l'extérieur, elle choisira de quitter la médina. Par ailleurs, peu de retours de ménages solvables. On déclare qu'on aime la médina, mais on y vient, on y fait trois petits tours et puis on s'en va.

La fille : Pourquoi ?

La mère : C'est une des pistes à explorer. Note-la. Expliquer, donner à voir et comprendre l'écart, que dis-je, le gouffre entre une image prestigieuse et une dévalorisation puissante de sa fonction résidentielle. Valorisation/dévalorisation extrêmes au point où je me demande quelquefois si on parle de la même ville.

La fille : Tu exagères. C'est tout de même une ville où on habite.

La mère : Oui, 120 000 personnes environ. Parmi mes collègues, personne n'habite en médina. Ceux de ton papa non plus. Les médecins n'y habitent pas, les pharmaciens, les architectes, les professeurs d'université, les hommes d'affaires... Bref, ceux dont les revenus permettent une habitation ailleurs.

La fille : C'est une sacrée particularité. Il ne doit pas y avoir beaucoup de villes dans le monde qui exercent ce double mouvement. Une ville au double visage : le côté brillant, accrocheur, séduisant et la face sombre, dévaluée. Comme certains individus ayant une aura puissante mais avec lesquels on ne peut cohabiter. As-tu une autre impression qui surnage au-dessus de toutes les autres ?

La mère : Longtemps, j'ai été irritée par le genre de discours suivant : « C'est une ville magnifique, extraordinaire et *tutti-quant*. » Spécialement lorsqu'il émane des étrangers. Il me mettait mal à l'aise. Parlait-on de la même ville ? Ou bien y avait-il mal donné ? Ces étrangers qui revalorisent – comme un parti-pris – la culture de l'autre... Tu comprends, avant même d'y pénétrer, ils se sont déjà exclamés : Comme c'est beau ! Comme c'est magnifique ! Est-ce que cela se mange avec les doigts ? Plus sérieusement, la valorisation de l'autre, lorsqu'elle est surfaite, lorsqu'elle est excessive, m'est infiniment suspecte. C'est une forme de dévalorisation ou de mépris habillés de superlatifs.

La fille : C'est trop intello tout cela, c'est franchement tarabiscoté ce que tu dis là, en plus d'être injuste.

La mère : J'en conviens. Aussi suis mon raisonnement. Lorsque tu reconnais celui qui est en face de toi comme ton égal sans équivoque, tu n'hésites pas à le critiquer s'il y a lieu. En revanche, s'il est diminué, tu prendras – si tu es bien élevée et corsetée de principes moraux – mille détours pour éviter de parler ou de pointer ces faiblesses-là. La saleté, la dégradation, rarement les étrangers en parlent. Comme s'ils ne la voient pas. Ou bien la voient mais l'écartent. Alors que c'est cela qui me sautait à la gorge, toutes ces marques de la décrépitude.

La fille : Qui me sautait à la gorge ? Tu ne les vois plus, toi non plus ?

La mère : Si. Mais je vois aussi autre chose. En pénétrant dans les intérieurs des maisons en médina, mon regard a changé. Il y a une grande différence entre l'intérieur et l'extérieur. Même pour les logements les plus dégradés. Je ne veux pas, moi aussi verser dans l'excès inverse. Cette ville, cet espace a des fluides. Je ne sais pas comment l'exprimer. J'éprouve beaucoup de pudeur. Tu sais comme je crains la grandiloquence. C'est une ville qui m'a

beaucoup apporté. C'est une ville qui donne beaucoup. C'est tout de même la matrice, ou une des matrices du savoir-vivre, du savoir-faire et du savoir-être dans ce pays. Même détrônée, même dépassée, il en reste des traces. Traces matérielles mais aussi d'autres plus difficiles à saisir. J'en donnerai quelques exemples.

La fille : Mais ce n'est pas un livre d'histoire, ni d'archi. Il y en a tant. On peut y renvoyer le lecteur. Mais plante le décor de ton histoire. Nous avons besoin de quelques éléments tangibles pour pénétrer l'atmosphère. Je le note. Je résume : c'est une ville crasseuse et sublime. Pauvre, dégradée, croulante...

La mère : Mais, dont la patine brille encore avec pas mal de noblesse à défaut d'éclat. La patine est la récompense des chefs-d'œuvre, ce n'est pas de moi, c'est du Gide, enfin plus ou moins.

La fille : Je saisis ce que tu veux dire. Au fait. Le tableau de la medersa avec le bassin et le vieil homme noir qui fait ses ablutions. Décidément, je l'aime de plus en plus. Il y a une lumière ambrée, douce, qui, comment dirais-je, adoucit la cruauté de la dégradation, lui donne effectivement une certaine noblesse. Mais franchement, je préfère la medersa du tableau à la medersa réelle. La lumière ici est trop forte. Elle ne pardonne pas. Elle écrase, comme une photographie prise de trop près et qui trahit les grains de peau dilatés. Mais ce tableau est magnifique. J'espère que j'en hériterai, je fais une OPA dessus. Zut, j'ai oublié d'arrêter la cassette. »

La mère : Je n'aime pas cet humour.

La fille : C'est pour rire. Excuses. On donne à voir cette dualité extrême : grandeur et misère.

La mère : Ce n'est pas du Tolstoï, jeune fille. Je montrerai la valeur de la médina. Je donnerai plusieurs indices montrant la valeur que la médina possède sur l'échiquier mondial. Tu peux sourire. Je ne suis pas gâteuse. Oui, Fès est à la marge, la marge de la marge des villes qui se disputent le leadership mondial. Nous sommes dépassés. Définitivement, du point de vue de la production de la valeur matérielle et de plus en plus immatérielle. Mais nous n'avons pas dit notre dernier mot. Du point de vue de la production de valeurs symboliques et culturelles, j'ai l'intime conviction que Fès a un splendide avenir. Mais un avenir virtuel. Si on sait articuler l'esprit du lieu avec le génie du temps.

La fille : Stop, nous tenons nos deux pôles. Voilà nos deux parties. De quoi aimerais-tu parler d'autre ? Les artisans ? Le travail à domicile ? Le déclin, la disparition de certains métiers, l'extraordinaire vitalité de certains autres ? Et puis qu'est-ce qui a déjà été fait ? Qu'est-ce qui reste à faire ?

Tama partageait la feuille blanche en quatre et sur chaque cadran elle traçait quelques initiales rondes et appétissantes. Tama s'était affinée depuis son séjour en Amérique du Nord. Un garçonnet avec ses cheveux coupés court. Mais son écriture exprimait sa féminité. Ronde, régulière avec des bulles sur les i. Maintenant, elle traçait des flèches du carré nord-est vers la partie nord-ouest,

puis vers le sud, sud-est et ouest. Elle soufflait vers le haut, joliment. Ce qui soulevait sa frange légère comme un souffle. Ses mèches rouges sont finalement assez seyantes. Se savait-elle observée ? Un instantané. Conserver cet instant. Plus rien ne comptait. Le livre, je m'en fous. Ou plutôt je pourrais en faire deux, trois, dix. Qu'elle soit ici, près de moi. Les traits reliant le cadran zébraient la feuille, de gauche à droite puis de droite vers la gauche, de la droite vers le bas, du bas vers le haut. Certaines flèches, en pointillé au début, étaient devenues franchement épaisses. C'est un immense bournier maintenant. Dommage !

La fille : Je réfléchis à la séquence des prises de vue. Je prends le lecteur par la main, façon de parler, il me suit, je lui trace la route. Si on zoome d'abord sur la pauvreté ? Cela correspond à ce qu'il y a de plus apparent. Cela répond à une attente première. D'un autre côté c'est un sujet hard. Comme accroche, c'est difficile à réussir. De toutes façons on couple, j'entends par là que ce sont deux thèmes qui se succèdent l'un précédant l'autre ou l'un suivant l'autre. Pauvreté/dévalorisation, c'est une face, l'autre étant la valeur/fascination pour la médina. Tout bien réfléchi, on ouvre avec la renommée de la médina. On dissèque cet aspect. Puis on enchaîne avec la partie sombre. On bascule du clair à l'obscur, du lumineux au sombre. C'est une bonne composition. On aura emmagasiné suffisamment de soleil et de clarté pour affronter la traversée du manque, du pauvre et de l'indigent.

Puis on dissèque l'artisanat. C'est le squelette de toute la médina. On aura un bon tour de la ville. On évoquera le patrimoine de manière transversale. L'habitat aussi. Quoiqu'il soit plus lié à la pauvreté. La tendance majeure étant bien la dégradation. Et pour clôturer que fait-on pour cette ville ? Qu'a-t-on fait ? Est-ce qu'il y a des résistances ? Des blocages ? Où, pourquoi ? Mam qu'en penses-tu ?

Tama compulsait ses fiches cartonnées. Elle avait lu mes rapports et mes notes. De ce magma informe, de notes plus ou moins confuses, illisibles, elle avait produit des fiches blanches, numérotées, hachurées de couleurs acidulées.

La mère : C'est assez cohérent. Disons que c'est un plan de départ. On le précisera, on le changera partiellement ou en totalité en fonction de nos promenades. Il faut prendre le temps de se perdre et de dériver, explorer certaines impasses, revenir sur nos pas, repartir. Les raisonnements linéaires, avec des séquences qui s'empilent successivement vers la fin, c'est très pédagogique. On garde un fil rouge, les cailloux du petit Poucet. C'est pédagogique mais réducteur. Une ville, c'est au contraire ce foisonnement, ce jaillissement de forces et de mouvements contradictoires, éparpillés, une cacophonie qui est plus proche de la ville réelle que le mouvement de nos raisonnements d'intellectuel. Le chemin le plus clair, le plus balisé, le plus sûr et le plus sécurisant c'est, je formule mon hypothèse, je suppose puis j'expose la thèse dominante. Je la critique, c'est l'antithèse, puis j'abats ma

petite idée, mon joker quoi. Bien souvent une mixture de la thèse et l'antithèse. Nous les profs, on appelle cela la synthèse.

La fille : Non, ce n'est pas un livre à thèses. Je veux une vision riche et dense de la médina. Pas une carte postale. Ni du populisme dégoulinant. La vraie médina, comme si on y était. On y entre, on immerge, on y traîne, on s'y perd, on se retrouve. Mais on la quitte aussi. On la regarde de près, mais on s'en éloigne aussi. Si on regarde de trop près on s'aveugle au bout d'un moment.

La mère : Il est clair que la médina ne peut être analysée, comprise seulement pour elle-même mais aussi dans sa relation avec les autres villes, dans le réseau des villes marocaines, peut-être aussi dans le réseau des villes mondiales...

La fille : Enfin, tu dois me le prouver et convaincre aussi nos lecteurs.

La mère : Nous sommes d'accord, et vogue la galère !

La fille : Le plan d'action étant réglé, même si ce n'est pas à 100 %. Fixons aussi, même approximativement, le chronogramme. Je préfère qu'il n'y ait pas un grand décalage entre les interviews et le décassetage. On fixe les matinées pour nos entretiens, de 9 h à 12 h, c'est une bonne plage horaire. Puis on décassette, élague, rewrite durant le reste de la journée.

La mère : Fillette, on s'arrête quand ? La sieste, c'est permis ? Et les courses, je les fais à quel moment ?

La fille : T'inquiète, maman. Je me charge de décassetter. Je tape plus vite que toi. Pendant ce temps là, repose-toi, fais les courses. En revanche, la relecture, le rewriting et la mise au point, on les fait ensemble. Tu comprends, une immersion continue, longue, est nécessaire. Il faut faire les choses en concentré. Lorsque cela traîne, le produit final s'en ressent. Il est raplapla, comme abîmé par la mollesse de sa conception. On m'a appris à travailler comme cela, speed. On ne s'arrête pas, on fait charrette jusqu'à avoir le déclic, le flash, jusqu'à l'épuisement si nécessaire. Un livre, c'est la même chose.

Tama la tornade était revenue. Comme avant, je ne résistais pas. Il aurait fallu que je justifie, argumente point par point. Tama se renforce dans l'opposition. C'est cela la race des battants. Elle ne supporte pas les demi-mesures. Avec Tama on est pour ou contre. C'est nul ou génial. Entre les deux, c'est un espace amorphe, mou, à supprimer. Sa vitalité et sa force de vie ont bien souvent gain de cause. Du moins avec moi. Son père m'a souvent reproché d'être trop conciliante. Mais comment lui résister ? Me laisser aller, surfer sur la vague de sa vitalité. Tiens j'utilise déjà son vocabulaire. C'est si bon qu'elle soit là. Dès le réveil elle met la musique. Depuis son départ on chuchotait. Même les casseroles de Moui R'quia avaient mis des sourdines. D'ailleurs, elle ne cuisinait guère plus. Cuisiner sans sel, sans sucre, sans huile, autant découper quelques légumes bouillis à la dernière minute.

Lundi 12 octobre à 9 h 30 du matin

La table était recouverte d'une nappe blanche, amidonnée, repassée. Une rame de papier, une pile de cassettes audio. Même un vase. Sans fleur. Une carafe d'eau.

La fille : Nous sommes déjà en retard. Les piles sont neuves, les cassettes sont étiquetées. Installes-toi. J'ai averti Mou R'quia, elle répondra au téléphone.

Sur son bloc-note, en haut, à droite, elle avait marqué lundi 12 octobre, 9 h 30. Séquence n° 1. Silence. On tourne. L'inspiration, la panne, le réveil bouffi parce qu'il fait trop chaud, même la nuit. Plus qu'à mettre ma bonne volonté en bandoulière.

La valeur de la médina

La fille : Ce matin, nous traitons de la valeur de la médina, ce qui explique sa renommée et son prestige. Mais on plante le décor d'abord. Combien d'habitants, la superficie, l'origine de la médina ? On annexera une carte. Tout cela brièvement. Ta bibliothèque déborde d'ouvrages en géographie, histoire, architecture... Nous donnerons tout cela en références.

La mère : Oui très brièvement. La médina est composée de deux parties distinctes : Fès El Bali construite au VIII^e siècle et Fès J'did au XIII^e siècle. Protégée par des remparts, la médina s'étend sur 271 hectares. La population est de 160 000 habitants environ, répartie sur 32 000 ménages. La médina occupe 12 % de la superficie de l'ensemble de l'agglomération mais concentre 60 % de la population totale. On devine la densité, l'enchevêtrement et l'importance de cet espace.

Tama surlignait ces chiffres en rose fluo. Les points des i dansaient comme des bulles de savon.

La fille : On coupe. Ces informations sont suffisantes pour le moment. Pourquoi la médina de Fès a une valeur ? Quel est le sens de ce mot ? Est-ce une valeur subjective ? Pour qui ? Est-ce une valeur objective ? De quel point de vue ?

La mère : C'est effectivement la série de questions qui se rattache à la notion de valeur de la médina. Premier constat. La médina exerce une fascination puissante sur les visiteurs, spécialement les étrangers, les Occidentaux. Dépaysement, exotisme, étrangeté, mystère, magie, nostalgie sont les mots récurrents qui désormais collent à la peau de la médina. Voistu, Fès cristallise cette galaxie nommée culture, patrimoine, héritage. Selon mon opinion, mon hypothèse en langage universitaire, Fès se situe au carrefour de deux tendances ou dynamiques mondiales. Oui, même si elle n'en a pas l'air, même si elle a l'air endormie, immobile, loin des routes et de la fièvre de la mondialisation, ou plutôt à cause de tout cela, précisément, la médina de Fès est concernée par le mouvement de la mondialisation. Défronce tes sourcils. Je m'explique. La globalisation génère une puissante

tendance à l'uniformisation du monde. On tend à s'habiller, manger, se loger, se divertir de la même manière. Le voyageur qui retrouve la même chambre d'hôtel, mange la même pizza, s'il le désire, quel que soit le pays visité, est sécurisé. Ce polissage des différences s'accompagne d'une domination de la raison économique. Laminage des modes de consommation, des comportements, etc.

Mais pourquoi essayer de quantifier la valeur de la médina ? Cela peut paraître absurde de donner une valeur, un chiffre à quelque chose qui, par essence, n'en a pas. Le patrimoine n'a pas de prix, parce qu'il est hors de prix. Hors de prix au sens où il est à côté du prix.

La fille : Non, ce n'est pas absurde mais au contraire nécessaire. Sinon on nage dans le subjectivisme. Evaluer la valeur de quelque chose c'est la quantifier ! Non ?

La mère : Jeune fille, tu es de ton temps. Tu es de ce siècle où tout doit être mesuré et quantifié. Ou pour le dire de manière savante, l'ordre économique tend à phagocyter, phagocyte déjà tous les aspects qui étaient jusqu'alors hors de son rayon d'action. C'est là une idée fine. Ecoute-moi bien. Concentre-toi. Je vais dérouler lentement mon raisonnement. Te souviens-tu de mon hypothèse de départ ?

La fille : Oui, parfaitement. Il y aurait actuellement deux tendances œuvrant à l'échelle mondiale. La première, la plus puissante et visible est la tendance à l'homogénéisation. C'est ce que cet auteur américain appelle le *mac word*. Ce mouvement en génère un deuxième qui est la revendication de la spécificité.

En élève douée, Tama reprenait, sans relire ses notes, les pans essentiels de mon explication. Non seulement reprenait mais épurait. Elle traçait un repère orthogonal. L'abscisse, épaisse, exprimait la tendance dominante. La verticale, en pointillé, figurait la tendance minoritaire.

La fille : C'est comme cela ?

La mère : Oui. On peut schématiser encore plus. On dira que la ligne droite représente l'ordre, le mouvement, la logique économique, et la verticale, l'ordre culturel. Oui, c'est bien d'avoir représenté l'ordre culturel par la verticale. La verticale symbolise toujours l'idée de la résistance par rapport à un flot torrentiel. C'est le petit arbre qui essaie de prendre racine, ou de ne pas se déraciner face à une crue gigantesque et continue. On dit d'ailleurs, pour exprimer le courage d'une personne, c'est un homme ou une femme qui se tient debout.

La fille : Mam, on reprend le fil, s'il te plaît ?

La mère : Actuellement, il y a donc domination de la raison économique sur la raison culturelle. Pour que le champ économique reconnaisse la valeur des biens culturels, il exige le calibrage des biens culturels aux standards économiques.

La fille : C'est vague tout cela !

La mère : Vague, non. Abstrait, oui. Sois patiente. Je vais trouver des médiations pour concrétiser tout cela.

La fille : Toujours le même principe : ce qui est facile est faux, mais ce qui est difficile est inutilisable.

La mère : Attention ! Cette phrase est, *grosso-modo*, une phrase d'André Gide.

La fille : Anyway. Que veut dire calibrage des biens culturels aux standards des règles économiques ?

La mère : L'existence d'une valeur marchande est un préalable à la justification d'un investissement économique. Toute action doit être formulée en termes de coûts et de bénéfices. On ne peut actionner, ou chercher à faire actionner, un investissement financier pour le patrimoine qu'à la condition que l'on puisse en démontrer la rentabilité. J'exclus bien entendu les dons. Or, qui dit rentabilité, dit taux de retour de l'argent et donc nécessité d'une valeur d'échange. C'est la règle de base de l'économie de marché. Je reviendrai plus tard sur ces règles qui, non seulement structurent notre économie mais façonnent aussi notre société. D'ailleurs, le développement du tourisme et les ressources qu'il draine sont bien souvent l'argument majeur de la justification de la réhabilitation du patrimoine. Lyautey, pour valider la conservation de la médina, utilisait l'expression de « poule aux œufs d'or ». Le message véhiculé par cette image est sans équivoque. Conserver dans la médina tout ce qui la rend spécifique et donc attrayante pour les touristes.

La fille : C'est logique.

Tama appuyait sa répartition d'un mouvement ample et assuré des bras, soulevant la tête, sûre d'elle, insinuant : qui pourrait, diable, affirmer le contraire ? Des rêveurs largués au fond de leur continent, loin des voies de communication et du brassage des idées. Malika respire ! Une respiration abdominale, qui masse, apaise, adoucit...

La mère : Attention, le lien entre le tourisme et la justification de l'investissement sur le patrimoine est un prisme étroit et qui peut s'avérer dangereux. Françoise Choay attire l'attention sur ce risque, car si en apparence, nous dit-elle : « Notre [les Européens] patrimoine urbain historique semble se bien porter. En réalité, sa lente et insidieuse destruction se poursuit. » Cette destruction résulte selon elle de l'action de « faux amis » du patrimoine, dont l'industrie culturelle. Ainsi, pour attirer toujours davantage de touristes, l'industrie culturelle standardise et innerve le patrimoine. Je préfère la citer textuellement encore une fois, ses textes sont si beaux, si rudes. « De façon plus générale est déployée une cosmétologie qui impose les règles d'un pittoresque architectural convenu, souvent réduit d'ailleurs à un façadisme ; reconstitue les sols anciens à la moderne ; distribue une panoplie de mobiliers et d'accessoires, signes internationaux de l'urbain ; assigne aux rues et aux places un même type d'activités, logées selon les mêmes typologies : commerces de souvenirs, de friperies, de restauration. Résultat : homogénéisation et banalisation, un stéréotype du tissu

historique qui finit par être le même partout, à travers l'Europe occidentale désormais imitée par l'Europe de l'Est, et même dans le monde entier, comme en témoigne la vieille ville basse de Québec, par exemple (1). »

La fille : My God ! Comme vous êtes compliqué, vous les intellos !

J'avais oublié ses airs triomphants, lorsqu'elle croyait nous avoir rangés au placard, son père et moi.

La mère : Fillette, le vice-président de la Banque mondiale, lui-même, Monsieur Ismaël Serrageldin (2), évoque le même risque en soulignant les dérives possibles d'une analyse qui ferait une liaison trop étroite entre tourisme et patrimoine. Ce serait selon lui nier la *valeur intrinsèque* du patrimoine qui existe indépendamment de l'afflux des touristes. De plus, quoique cet afflux soit intéressant par les ressources qu'il génère, un trop-plein de fréquentation touristique peut gâter le charme d'un site patrimonial. Et enfin, dernier argument, dans cette liaison tourisme-patrimoine, s'il s'avère plus attractif de construire un casino sur une plage – car il en résultera un accroissement des ressources en dollars pour le pays – faudra-t-il alors opter pour le casino au détriment de l'investissement sur le patrimoine (3) ? Ce n'est pas un obscur prof. d'une obscure fac. qui le dit, mais le vice-président de la World Bank lui-même, à partir de la forteresse du capitalisme et de la modernité.

Malika respire calmement, pas de ton revanchard, surtout ne pas la braquer mais la convaincre. « Ô la nuance, rien que la nuance. »

La mère : Conséquence de cet argument. La valeur du patrimoine doit être recherchée en tant que valeur intrinsèque. Valeur intrinsèque et non en liaison avec une valeur qu'elle pourrait induire. Pour continuer le raisonnement, j'ai besoin d'un détour théorique. On fait une parenthèse. Je t'explique d'abord en quelques mots ce qu'est la valeur d'échange.

La fille : Mam. Je ne suis pas aussi inculte que tu ne le penses. J'ai quelques rudiments d'économie. Mais je suis d'accord. Il faut accorder nos violons.

La mère : La détermination de la valeur d'échange du patrimoine est en concordance avec la problématique marginaliste de la science économique. Deux types de biens sont ainsi identifiés selon cette approche : les biens économiques – utiles et rares – et les biens libres utiles et abondants. Le travail effectué pour intégrer le patrimoine dans la logique monétaire est la conséquence du grignotage progressif de pans de la société qui étaient à la marge du marché. Cette démarche a été entamée pour les questions de l'environnement. Il est clair, désormais, que l'environnement écologique n'est plus toujours un bien libre au sens où il serait non seulement utile mais aussi abondant. Désormais, l'environnement écologique n'est plus un bien libre, et les pollueurs doivent ou devraient payer pour le maintenir en état.

Comme il est irrationnel d'injecter des capitaux sur un objet ayant une valeur nulle ou quasi nulle, il faut donc au préalable chercher à évaluer la valeur du site sur lequel on désire investir. Un texte, un draft, signé par

(1) F. Choay, « Patrimoine urbain et aménagement du territoire : enjeux et nouvelles perspectives », Trames, *Revue de l'aménagement* n° 8, 1993, Montréal.

(2) Ismaël Serrageldin, vice-président, The World Bank « Our Past is our future - Investing in our cultural heritage », International symposium and workshops on *Historic cities in Islamic societies*, Yogyakarta, Indonesia, april, 21-23, 1998.

(3) Serrageldin, *op. cit.*, « That those areas of the cultural heritage where one could not generate a sufficiently large tourist stream are not worth investing in. This is a denial of the intrinsic worth of the cultural heritage, both for the people there and for the enrichment that it brings to the world at large by its very existence. After all, many of us will not visit any of the sites on the World Heritage list, but we would feel impoverished to know of the loss of such sites, and feel enriched by their continued existence, even if we never visit them. That maximization of the number of tourists visiting the place and the amount that they spend will be desirable, since it increases the benefit stream. In fact, in many cases, such a development would destroy the charm of the place and denature the activities that are endogenous to the

cultural seffing.
That if another and
mutually exclusive
investment – say a casino
on the beach – resulted in
increased tourist dollars
for the country, we
should leave the old city
without restoration and
built the casino. »

(4) S. Pagiola, *Economic
Analysis of Investments in
Cultural Heritage :
Insights from
Environmental Economics*,
draft, June, 1996.

Pagiola, pour le compte de la Banque mondiale, décortique cette manière de voir. Je sais que mon accent est à couper au couteau mais cela m'est égal. Ecoute ce qu'il écrit : « *[First] we might be asking what the value of the entire site is, as an asset. Implicitly, we were asking how much worse off we would be if the site vanished tomorrow. This is the question we would ask if we were primarily interested in estimating our "wealth", of which cultural heritage is one component* (4). »

Cette approche de la valeur d'un site est indirecte. S'interroger sur la valeur de ce site c'est se demander, au fond, d'estimer la perte qu'on subirait si ce lieu venait à disparaître. Mais cette question est beaucoup trop large et insuffisamment opératoire. Elle doit être reformulée plus précisément afin d'exprimer les gains et les coûts d'une action sur le patrimoine. Cependant, son application sur ce champ d'analyse n'est pas évidente. Car le patrimoine se définit d'abord et avant tout par le double aspect de la non-reproductibilité et de l'unicité. On peut donc considérer que le patrimoine n'a pas de prix, ce qui justifierait une réhabilitation quel qu'en soit le coût. Quoique, d'un autre côté, JE SAIS BIEN que dans le cadre de la rationalité contemporaine, cette attitude est considérée soit comme irrationnelle ou, au mieux, applicable à des contextes rares de disponibilité de ressources financières abondantes, ou bien à des projets exigeant une faible surface de capitaux. Ainsi, en définitive, préciser cette première question revient à s'interroger sur les coûts et les bénéfices de l'action menée sur l'objet à réhabiliter. Pagiola insiste clairement là-dessus : « *[Second], we might be asking what the benefits or costs of actions that change the cultural heritage site in specifies ways are. This is the question we would ask if we were considering undertaking a project which would improve (or which damage) the site. In this context, the key issue is not the overall value of the site but the change in that value resulting from the project* (5). »

(5) S. Pagiola, *op. cit.*

La fille : Le raisonnement se corse. Mais c'est passionnant cette construction pan par pan d'un raisonnement.

La mère : Ravie que tu sois captive. Sauf que ce n'est pas un jeu. En tous les cas, ce n'est pas gratuit. En fait, ce à quoi il s'agit d'accommoder ce raisonnement, c'est à la théorie économique des prix. Une des théories. La théorie marginaliste.

La fille : Il n'est pas inutile de présenter les fondements de cette explication. Mais en bref, car à forte doses cela donne de l'urticaire.

La mère : A vos ordres jeune femme. Les transactions autour d'un bien déterminent un prix. C'est, par exemple, le cas du prix du bien foncier. Or, le patrimoine architectural et urbain – jusqu'à présent – ne se vend pas et ne s'achète pas sur un marché. On va donc lui accorder une valeur et non un prix. Cependant, du fait que le patrimoine est un objet complexe avec des caractéristiques économiques, esthétiques, sociales, culturelles... la valeur calculée devra refléter l'ensemble de ces données. Ainsi, la notion de « total economic value » permet de synthétiser l'ensemble de ces valeurs.

Le prix du foncier urbain présente d'ailleurs les mêmes caractéristiques. Certains experts fonciers définissent douze types de valeurs foncières (6).

Bien entendu, « la valeur économique totale » se décompose en un nombre de valeurs plus ou moins grand en fonction des aspects que l'on veut y intégrer. Selon Stéphano Pagiola, encore lui, la valeur économique totale comprend deux composantes majeures : « the use value » ou valeur d'usage, et « the non use value » ou non-valeur d'usage. Comme son nom l'indique, la valeur d'usage du patrimoine dérive de l'usage de ce patrimoine. Cette valeur peut résulter des biens extraits du site lui-même (« extractive use value ») ou être générée par les services que ce site peut fournir (valeur esthétique, valeur récréative notamment). « The non use value » ou la non-valeur d'usage ne découle pas de l'usage mais simplement de l'existence du patrimoine. C'est une valeur accordée du simple fait que l'on sache que ce site existe, même si on ne l'a jamais fréquenté, ni même projeté de le faire à l'avenir. »

La fille : Logiquement, le prix d'un bien reflète le coût de production et le profit. Or il est impossible de calculer le coût de production de la Karaouiyye, ni de n'importe laquelle des mosquées. Ni des medersas, ni des maisons... Faudrait-il appliquer les prix anciens actualisés ? Les prix actuels ?

La mère : Exact. De plus, certaines manières de travailler sont totalement tombées en désuétude. Certains matériaux utilisés à l'époque sont introuvables maintenant. Mais la difficulté ne s'arrête pas là. Que doit-on additionner ? Quel est le contenu du patrimoine ? Peut-on en faire une liste exhaustive ? Non seulement exhaustive mais consensuelle ? N'oublie pas que la médina est classée en totalité.

La fille : C'est-à-dire, classée en totalité ?

La mère : L'inscription de la médina sur la liste du patrimoine mondial par l'UNESCO est une donnée incontournable puisqu'elle engage la communauté internationale et l'Etat marocain qui en est membre. Dans cette optique, la médina tout entière est un patrimoine. En conséquence, isoler un monument est une démarche inacceptable, car c'est le dépouiller de son contexte qui lui donne sens.

La fille : Suppose que l'on puisse faire la liste des éléments architecturaux. Travail géant...

La mère : Qui reste, malgré tout, inacceptable parce que le tout est supérieur à la somme des parties. C'est précisément cette agglomération de ruelles, de murs aveugles, de mosquées, de fontaines... qui s'articulent pour donner cette atmosphère si particulière.

La fille : Pour être franche, c'est cette ambiance qui est particulière. Parce que question monument, il n'y en a pas des masses. On en a vite fait le tour. En plus, la plupart des belles demeures sont privées.

La mère : C'est cela, précisément cela, le sens de ce classement global. Les abords, les derbs, les impasses, les placettes, que dire de plus, l'ombre et la fraîcheur des ruelles l'été, en somme l'intégralité du tissu urbain

(6) Selon R. Bourlon, P. Maryn et F. Gabèle, *les Expertises immobilières*, cours polycopié, Bruxelles, octobre 1981. La valeur intrinsèque (du bâti) ou statistique (d'un terrain nu, la valeur d'usage introduit la notion supplémentaire des possibilités autorisées par le terrain. La valeur affective est totalement subjective. Le prix payé pour entrer en possession d'un terrain ayant appartenu à ses ancêtres, par exemple, peut être très élevé par rapport au prix prévisible. La valeur de convenance peut être supérieure à la valeur réelle dans le cas, par exemple, de l'extension d'une activité déjà existante, ou pour évincer un concurrent... C'est surtout la rentabilité future qui est visée et non l'argent placé, etc.

(7) F. Choay, *L'Allégorie du patrimoine urbain*, op. cit. L'auteur montre la genèse de la notion de patrimoine urbain dans le chapitre 5 intitulé : « L'invention du patrimoine urbain. »

représentent l'écrin nécessaire ou « l'ambiance (7) » qui rehausse et donne toute la signification au monument. On a ainsi passé du patrimoine ARCHITECTURAL au patrimoine URBAIN. Cette option, d'ailleurs, il nous faut ouvrir une fenêtre ici sur cette option. Considérée comme une avancée dans la réflexion sur le patrimoine par certains experts, elle est assez mal connue et mal appréciée par le grand public. Cela renvoie à ce que l'on a nommé le "mythe UNESCO".